

Cher amour

Petit conte du voyeurisme pas si ordinaire

Cléa Carmin

I.

Just a gigolo

L'argent... Le mien, celui qui te manque... Je parle d'amour, tu me répons que tu es "serré", que tu n'arrives pas à finir ton mois... D'abord, j'ai été effrayée. Si tu réalisais combien je t'aime. Ce que pour toi, je donnerais, je serais prête à faire, jusqu'où j'irais. Je sens le poignard s'enfoncer. En un éclair, j'ai compris ces femmes qui se retrouvent sur le trottoir. Comme moi, elles ont "un homme dans la peau". Heureusement, tu n'as pas l'étoffe d'un maquereau, juste celle d'un gigolo. C'est drôle, comme on peut mettre des valeurs à ce qui en manque tellement! Tu n'es "même pas" un mac...

Quand même, je t'écoute et j'ai les sentiments en travers du cœur. Tu sais, on peut avoir une nausée d'amour! Malheureusement, les sentiments, ça n'est pas comme le repas, ça ne se régurgite pas si facilement. Le goût amer, on l'a tout de suite, avec le dégoût. Et il reste là. On ne vomit pas. Je n'arrive pas à me pencher sur le lavabo et à laisser le "haut-le-cœur" s'exprimer. Je t'aime. Même complètement écoeurée, je t'aime encore.

Tu évoques d'anciennes maîtresses, tu me laisses entendre que l'une de tes conquêtes aurait été prête à t'entretenir. Je souffre de ton mépris quand je n'y vois pas ton désarroi. Je pleure mes envies quand ton insolence ne les balaie pas... Je comprends bien que le désir, pour toi et pour moi, n'a pas la même saveur, la même valeur. Valeur... Voilà bien le mot qui blesse. Tu voudrais que d'aucune t'entretienne, tu penses pouvoir vivre de tes charmes et à cet aulne, mon amour ne se marchande pas.

Tant qu'à souffrir, je te devance. Avant que tu ne me tarifes tes passes, d'une plume vengeresse je t'épingle dans les petites annonces d'un hebdomadaire concupiscent:

"Beau jeune castor fauché, peu bavard et actif, monnaies ses ardeurs. Faire offre sous chiffre 985934»

Voilà, mon matricule de l'amour. Le magazine utilisera mon adresse pour le retour du courrier. Je transmettrai... Dix jours plus tard, alors que la fin de mois s'annonce difficile pour toi, les réponses arrivent. Dans une grande enveloppe, j'en trouve quatre plus petites, que j'ouvre:

"Jeune femme légèrement handicapée, 26 ans, désire connaître enfin les joies de la chair. Prête à verser 2'000 euros pour une nuit d'amour

réussie. Envoyer photo et confirmation. Murielle Dupuis. Passage des Bouchers. La Roche-Noire."

"Amie ingrate de ma vieillesse, la solitude me pèse. Contre un week-end en votre tendre compagnie, je dépenserais volontiers ma rente du mois: quatre mille cinq cents euros. Je vous espère. Adèle Julien. Route des Sables, Florent-le-Duc."

"La laideur est un masque que l'amour peut retirer. Saurez-vous découvrir mon vrai visage? Mille deux cents euros pour un cinq à sept jouissif. Marie Jacot, Plaine-des-Ormes, Marignan."

"Belle femme, parfaitement comblée, voudrait tout exiger de son amant. Tout, toute une nuit, contre quatre mille euros. Florence Olivier, Poste restante, Paris XVe."

Tu étais prétentieux! Les douze mille euros qui te manquent, pas une ne va te les lâcher d'un coup. Pour réunir la somme tu devras les prendre toutes. Cette idée ne me déplaît pas – aucune n'aura l'exclusivité - et j'attends de te revoir, trois jours après ce courrier, pour t'annoncer mon initiative.

Depuis le temps que tu discours sur ce sexe qui vaut de l'or, tu te retrouves confronté à la réalité. Tu me regardes l'air interloqué, tu lis les lettres, déboussolé. Un moment, je pense que tu vas me les jeter à la figure. Tu es tenté peut-être, mais tu te reprends. Tu as trop fanfaronné pour reculer. Tu demandes: "Laquelle choisir?" et je te rétorque: "Toutes bien sûr! Prends le temps, donne-toi un mois". Tu es comme un gosse qui demandé la lune et qui n'ose pas toucher cette grosse boule tombée du ciel... Tu semble désemparé.

Ce soir-là, tu ne parles que d'elles. Où les recevoir? Quand? Il faut leur écrire... Je consomme ma vengeance avec une certaine dose de masochisme. Je réponds à toutes tes questions. Une amie en congé sabbatique m'a confié ses clés pour que j'arrose les plantes. Tu utiliseras son appartement. J'écrirai à tes "clientes" et j'organiserai les rendez-vous. Je ne veux pas te laisser de porte de sortie. Je mets les missives dans un vase et je te fais tirer au sort l'ordre de tes maîtresses. Ce sera Marie la laide, Murielle et son handicap, Adèle l'ancêtre et la belle Florence.

Etrangement, ce soir-là, tu me fais l'amour comme tu ne l'as plus fait depuis longtemps. Nos retrouvailles ont un goût étrange. Tu es fiévreux, impatient, un peu brusque. Tu me prends en homme jaloux, méchant et amoureux. Tu me caresses très longtemps. Tu me regardes, comme si c'était la dernière fois. Tu collectionnes mes empreintes: ta bouche sur mes lèvres, tes mains sur mes seins, tes doigts au fond de moi... Vas-tu me peindre? De ton pinceau levé, tu mesures mes courbes, mes droites, leurs proportions.

Tu m'attires sur le fauteuil, tu m'assois sur tes genoux, plaquant mes reins contre ton ventre, tu glisses ton sexe entre mes cuisses, sans me pénétrer, puis tu appuies sur mon dos et je plonge sur le lit, devant nous. Tu coulisses ta verge entre mes lèvres, encore et encore. Puis tu me retournes. Tu glisses tes mains sous mes genoux, tu passes mes jambes à ton cou. Tu retiens mes chevilles et je sens ta queue qui me cherche, qui me force, sans que tu l'aides, en s'égarant, en me blessant.

Je me contorsionne pour, de mes doigts, écarter le passage. Tu m'enfiles en criant et tu restes un moment sans bouger. Puis, tout à coup, tu commences à tourner, comme une toupie. De ton bassin, tu creuses mon ventre en tourbillonnant. Les mouvements sont toujours plus amples, je me sens écartelée et à la fois tellement excitée. Soudain, tu éclates et je hurle parce qu'alors, tu plantes tes ongles dans mes chevilles et parce qu'en même temps, le monde disparaît sous moi tandis que tu bandes mon corps comme un arc en reculant, mes chevilles accrochées à ton cou, ma tête suspendue dans le vide.

Quand tu tombes dans le fauteuil, tu me soulèves et tu me colles contre ton torse humide. Je pleure, le visage sur ton épaule, de plaisir, de peur, de dépit. Nous consommons notre dernière rupture.

En ton nom, j'écris à ces dames. Je leur fixe rendez-vous dans l'appartement laissé vide par mon amie. Et je vérifie l'état des lieux.

La chambre à coucher est située dans la plus petite des pièces. Etriquée. Alors que le salon est immense... L'idée me vient d'échanger les fonctions. Mais le salon jouxte la chambre à manger. Ce n'est pas logique... Il faudrait séparer les lieux. Il suffirait d'installer un grand miroir, idéal pour de telles rencontres. Evidemment, la suite aussi s'impose: la glace aurait deux faces. De la chambre à manger, je pourrais suivre les ébats. Trop logique! Les dames se méfieront. Mais

l'envie germe... Je vais déplacer la chambre à coucher, l'installer face à la salle à manger: vous pourrez y reprendre des forces. Je vais m'inventer une cache discrète: derrière le salon se trouve un réduit que mon amie emploie pour le linge. Un débarras auquel on accède par le hall. L'entrée est facilement escamotable derrière un porte-habits encombré...

Je commande en urgence les services d'un homme à tout faire. Je lui explique que j'étouffe dans la pièce et je lui demande une bouche d'aération. Il s'exécute le lendemain de notre entrevue. Tandis qu'il termine les travaux, je vais acheter à l'autre bout de la ville un miroir sans tain légèrement plus large que l'ouverture. Je l'installe, suspendu par deux clous solidement arrimés dans le mur. Vu la hauteur, je le penche un peu: les amoureux s'y retrouveront et moi aussi! En une semaine, tout est parfaitement prêt pour recevoir le premier rendez-vous: Marie en cinq à sept.

Je ne t'ai pas revu. Je t'ai envoyé copie de mes missives, afin que tu réserves les dates, que tu connaisses l'adresse, l'heure. Mardi, à 16h, tu sonnes. Je t'écoute me raconter comment tu as cherché l'inspiration sur Internet, tout l'après-midi. Tu redoutes la panne face à cette inconnue qui s'avoue laide... Tu me colles un baiser dans le cou, tu te fais tendre: "Je voudrais que tu sois elle... ". Je pourrais te tuer !

J'ai mis le thé dans un thermos, déposé les petits fours sur un plat, préparé les tasses, le sucre, la crème, le citron et arrangé le tout sur la table de la salle à manger, maintenant en face de la chambre à coucher. Sous le miroir dont je me garde bien de parler, le lit, le coin des draps de satin rose relevé. On peut régler la lumière depuis le chevet, grâce au variateur. Tout est en ordre? La dame arrive dans une demi-heure. Je file. Tu me retiens, je te repousse fermement. "Un peu de courage!" Ma remarque sarcastique pique ta fierté et tu me raccompagnes avec dédain.

II.
Marie

Tu refermes la porte. Je connais tes habitudes: tu vas aller fumer pour tuer ta nervosité. J'ai repéré ta veste, posée sur le dossier d'une chaise de la salle à manger. Je colle mon oreille à la porte, j'entends tes pas s'éloigner, j'ouvre très discrètement, je me faufile, je referme avec autant de précautions et je me glisse dans le réduit, derrière le porte-habits surchargé. Je grimpe sur une échelle double dont j'ai soigneusement vérifié la stabilité. De mon poste d'observation je constate que j'avais raison: tu aspiras celle du condamné!

Je n'ai pas loisir de te contempler. Déjà, la sonnette retentit. Tu sursoutes, tu écrases ton mégot et tu échappes à mon regard. J'entends que vous vous saluez, juste à côté. Tu lui prends son manteau, tu l'invites à te suivre, tu lui proposes un thé. Elle accepte. Je la découvre: elle a gardé sur son visage qu'elle a dit disgracieux un chapeau à voilette. Elle a frappé juste: le mystère et un brin de fétichisme vont pimenter ton appétit. Tu l'observes à la dérobée, l'œil allumé. Tu lui verses à boire, te sers et t'installes à côté d'elle, ta chaise sur le côté de la table. Elle s'est assise face à moi: sous le tulle, elle ne se laisse pas deviner.

Au moins puis-je contempler ses jambes. Sa jupe remonte, elle porte des chaussures épaisses, noires, lacées et plates. Ses chevilles sont lourdes, gorgées d'eau. Tu n'as pas encore apprécié les membres inférieurs, emprisonné que tu es dans le filet de la voilette. Marie la soulève pour boire et dégage un menton carré et une bouche maigre. Elle tient sa tasse d'une main qui tremble. Le thé gicle sur ses gants. Elle les retire en tirant par saccades sur les doigts étroits. Elle a les mains aussi grossières que les jambes.

Crains-tu que ne s'estompe le souvenir des poupées virtuelles? Tu t'actives. Petit baiser dans le cou, tu ouvres la veste de Marie, qui glisse sur un chemisier blanc au plastron frais amidonné. Tu poursuis ta quête à travers la dentelle, Marie t'aide en défaisant ses poignets. Le chemisier ouvert, tu cherches ces seins que tu aimes pleins et rebondis. Tu te casses les dents sur deux tétons violets, plantés sur un torse gras mais plat. Tu passes les deux bras derrière la taille de Marie, tu ouvres la fermeture éclair et tu lèves la dame voilée pour descendre sa jupe. Tu tires, les hanches sont larges.

La chatte de Marie surgit, foncée, frisée, encombrée d'aucun sous-vêtement. Tu conduis ton amante coiffée jusqu'au lit. Là, tu veux lui

retirer le chapeau, mais elle se défend: elle le gardera! Tu te déshabilles, précipitant tes gestes. Le t-shirt gît par terre, le pantalon glisse, le slip avec... Tu triques! J'admire toujours ton corps et cette vision me décoche une flèche de jalousie. Pourtant, devant toi, sur le satin rose, le corps allongé n'a que la voilette d'élégante.

Marie se redresse pour poser ses mains sur tes reins. Elle enserre les hanches étroites, ses doigts débordent du corps fin qu'elle enfile entre ses cuisses. Elle lâche à gauche, passe la main entre vous, cherche l'objet de son désir. Elle hésite. Aurais-tu faibli? Mais non, c'était un geste maladroit: la forteresse se rend dans un rôle!

Cramponnée à toi, Marie entreprend une course poursuite effrénée. Elle n'a pas l'intention de perdre un instant. Sa bouche parcourt ton torse de sacrifié avec gourmandise. Elle lèche, suce, mord même! Te voilà couvert de marques, délicat qui pour une fois n'ose te plaindre! Tu t'agites, t'actives, insistes. Tu t'efforces de remplir ton mandat avec mention quand Marie, dans un soubresaut et un cri sauvage, se pâme. Je n'ai pas surpris le plaisir sur tes traits.

Tu recules. Elle s'agrippe, elle te saisit aux cheveux, t'attire, appuie sur ta tête et réclame, directe: "Suce-moi!".

Cinq à sept. La besogne se saurait être bâclée. Et une première cliente encore! Tu te crispes sous les pattes de Marie. Elle a monté ses chevilles sur ton petit cul mâle. Disproportions. Elle relâche son étreinte, change de tactique, monte ses pieds entre tes cuisses, roule tes bourses. Tu n'apprécies pas ce casse-noisettes. Tu te débats, mais ton mouvement est vite contré: "Continue!", t'intime Marie, toute à son plaisir.

Bon gré, mal gré, homme de mauvaise vie, tu accompagnes une nouvelle fois Marie aux rivages du plaisir. La vague ne t'emporte pas et c'est d'un doigt plus vengeur que tendre que tu envahis le con inassouvi. Tu reprends ton souffle tandis qu'elle passe sur son clitoris un index qui connaît le chemin. Elle a la jouissance bruyante, Marie! Son cri de bête que l'on force te soulage. Tu ne lui laisses pas le temps d'en redemander. Tu te lèves pour aller fumer trois cigarettes d'affilée tandis que sur le lit froissé, Marie gémit doucement. Elle n'a pas découvert son visage. Aurais-tu pu, sans ce masque? Je te regarde, assis devant une tasse de thé froid, la bite basse. Tu n'auras pas volé ton salaire!

Tu te rhabilles, tandis qu'elle savoure sa jouissance. Lorsqu'elle revient à la réalité, tu l'aides à se relever, tu lui tends les habits que tu as rassemblés. Tu ne la regardes pas reboutonner son chemisier, repasser sa jupe un peu serrée, tirer sur la fermeture Eclair, enfiler ses chaussures... Elle est prête. Elle fouille dans son sac à main et te tend les mille deux cents francs convenus. Tu les chiffonnes, tu les glisses dans ta poche et tu la raccompagnes, sans un mot. A ton retour, tu as l'air triste, fatigué. Tu grignotes un sablé, tu regardes le lit et tu frissonnes avant de filer sans rien toucher.

J'attends dix minutes dans ma cachette. Abasourdie par le spectacle étrange d'un homme qui fut mien donnant à une autre ce plaisir que j'ai tant apprécié. Je me voulais voyeuse, je me dégoûte un peu de t'avoir poussé dans ces bras lourds. Mais je me reprends! Ne l'as-tu pas cherché, ce petit jeu risqué ?

III.

Murielle

Murielle s'est annoncée pour le lundi suivant. Je mets de l'ordre dans l'appartement, je prévois un en-cas un peu plus consistant, je te rappelle que tu as des obligations avec "un léger handicap". Lundi, 18 heures, tu sonnes. Tu ne me la joues plus au charme et derrière ton agressivité, je te sens inquiet. Je file comme la première fois et de la même manière, je reprends mon poste d'observatrice indiscreète.

Murielle est en avance! Il pleut dehors, elle a posé son parapluie à côté de la porte et elle entre, dégoulinante, son manteau ciré trempé, ses hautes bottes plastiques luisantes. Elle se défait. Sa jupe est très courte. Elle porte des bas - la garniture dépasse - épais, un peu style "collégienne", pas franchement aguicheurs. La mini-jupe pied-de-poule noir et blanc est assortie à un petit pull angora noir qui moule une paire de seins intéressants. Murielle doit avoir trente ans. Blonde pas très naturelle mais aux jolis reflets, elle a un air "Madonna". L'aubaine pour toi qui redoutait "Carabosse" après ta première expérience. D'ailleurs, ton sourire resplendit. Pour un peu, tu oublierais de chercher ce léger handicap que je n'arrive pas à situer.

Cérémonie du thé. Dans ton empressement, tu t'es brûlé la langue avant de glisser aux pieds de ta cliente. Tu lui caresses les chevilles, les genoux, les cuisses. Tu descends les bottes, les tires et reprends ton exploration. Tu apprécies. Elle aussi! L'approche dure. Vous avez le temps: elle a réclamé une nuit!

Tu sucés le bout de ses pieds, tu explores la dentelle trou à trou. Veinarde, la Murielle! Tu remontes la jambe, suis le lycra, ouvres la jarretelle avec la bouche. Clac! Une habileté, quatre fois prouvée. C'est avec la langue toujours que tu roules le bas sur la peau, que tu lapes le nylon pour le descendre. Tu termines avec les doigts, enserres les chevilles, les écarter et remontes d'une bouche avide... Murielle s'est levée, elle essaie d'échapper à cet homme aimanté par son entrejambe. "Non! Pas déjà!", affirme-t-elle. Tu émerges de la jupe, épanoui. La cliente est reine! Tu te mets debout toi aussi et tu soulèves le pull poilu dont tu dégages un balconnet de velours noir, pigeonnant, débordant à souhait! Tu glisses tes mains entre tissu et chair et deux jolis bouts roses et dressés émergent en chantant! Tu reprends le refrain à pleins poumons!

Murielle pose les mains dans tes cheveux courts, t'ébouriffe, se trémousse, glousse, pouffe. A n'en pas douter, elle aime cette musique... Et tu n'arrêtes pas!

Murielle a envie de te toucher: elle tire sur ton sweat, sur les manches que tu lui laisses enlever. Tu daignes abandonner ses seins deux secondes, le temps qu'elle arrache le pull par-dessus ta tête. Elle en profite pour enlever le sien. Le soutien-gorge, tu t'en charges, tes mains dans son dos, ta bouche ayant repris la becquée avec fougue. Murielle continue de déballer son paquet de fête, tire sur la ficelle/ceinture, déchire le scotch/bouton et descend la fermeture sans la toucher, simplement en passant les doigts sur ce cadeau bien disposé. Elle devine une belle poupée dont elle explore la forme, la taille et la fermeté avec l'expression ravie de celle dont le vœu a été exaucé.

Engoncé dans son slip, pas assez libre d'exprimer ton enthousiasme, tu étouffes... De l'air! D'un coup de reins, tu libères de sa boîte un joli diable qui lui saute contre. Moi aussi, j'en voudrais un comme ça!

Murielle écarte son visage, réclame une pause. Elle veut prendre son temps. Elle a soif, elle a faim. Elle n'a plus sur elle que la jupe qui ceinture ses hanches. Elle est magnifique! Tu peines à patienter, tu l'étreins en tremblant, de désir cette fois. Elle te grignote en te décochant des œillades charmeuses. Tu trépignes, mais tu es bien obligé de te contenir! Et elle te laisse sur le grill jusqu'au dernier petit four! Je m'amuserais si ce n'était toi qui cuisais!

Enfin, elle souhaite du plus consistant. Tes mains fébriles ouvrent la fermeture Eclair de la jupette. Murielle, en slip de dentelles noir, gainant, te provoque, assise sur l'accoudoir du canapé, entre la salle à manger et le lit, jambes serrées. Indécent à ton habitude, tu exhibes un zob exalté. Tu picores... son bras, du poignet à l'épaule, de baisers pointillés. A l'aisselle, tu respires et tes yeux trahissent ton émoi tandis que Murielle minaude. Elle roucoule en levant le petit doigt, sa tasse entre la table et sa bouche. Le thé fume. Dans un élan passionné, tu la bouscules, tu la bascules sur le divan. Attention! Le thé brûlant suit le mouvement et se renverse sur ta cuisse. Hurlement! Pour un peu ton sexe aurait pu être touché : quel terrible accident de travail!

Doucement, Murielle tapote ta cuisse meurtrie. Elle est allée passer son petit pull angora sous l'eau froide - j'imagine - et elle tamponne... Pas

très résistant à la douleur, l'homme fort! Tu t'offres une pause réparatrice couché sur le lit, immobile et transparent. Patiente, la cliente, caresse son mâle endolori avec tendresse. Chatte, elle se frotte contre le côté épargné. Elle a toujours sa culotte. Tu reprends (en)vie, tu glisses ta main au bas des reins de l'infirmière, tu franchis la dentelle. Mais Murielle s'échappe en tortillant son fin popotin, évite tes doigts en glissant son visage vers ton sexe qui s'émancipe.

Tu as de la chance cette fois: ta cliente te gratifie d'une pipe de grande classe à en juger par ton air ébloui. Voilà qu'elle relève la tête, repoussant ta main qui l'incitait à continuer. Elle remonte jusqu'à ton cou et appuie son sexe toujours gainé contre ton sexe dressé.

D'où vient la surprise que je lis sur ton visage! Murielle a saisi tes épaules et elle ondule de la croupe. Un haut, bas très suggestif. J'attends que tu la déshabilles, que tu lui arraches son slip... Mais tu la prends par la taille, tu la soulèves et la reposes à tes côtés, presque brutal. A mon tour d'être stupéfiée! Jamais encore, je n'avais vu chatte faire pareil gros dos sous la caresse! Le "léger handicap" de Muriel a gonflé!

Soufflé, l'homme qui en rencontre un autre. Mais il n'est plus temps de reculer: Murielle te retourne et mouille ta fente à grands coups de langue. Les mains sur tes épaules, elle reprend son va-et-vient en ne se contentant pas d'appuyer! Le chemin n'est pas assez dégagé, elle enfonce son pouce... avant de forcer le passage d'un sexe bien respectable pour une lady!

Singulière composition d'amazone/centaure. Pour cette chevauchée exceptionnelle, Murielle s'accroche à tes hanches, relève tes reins, cherche... ta queue attristée. Elle s'en saisit et la caresse avec autant de talent qu'elle l'a léchée. Ses seins frottent ton dos, elle t'astique et voilà que ton guignol relève la tête. Elle accélère la cadence, sa nuque se cambre, ses yeux se ferment... Elle jouit en criant et tu viens, presque en même temps. Un jet blanc strie les draps roses tandis que le plaisir t'arrache une plainte. Douleur, honte, extase confondues, tu écrases ton visage dans l'oreiller.

Murielle se relève épanouie. Elle se rhabille, escamote dans le slip gainant son handicap redevenu « léger », enfille sa jupe et ses bottes, passe son ciré sur son soutien-gorge. Elle glisse le pull encore trempé

dans son sac, avec les bas, en profite pour sortir son porte-monnaie et pose quatre billets de cinq cents entre tes fesses crispées d'homme baisé! Elle part dans un éclat de rire.

Tu t'es assoupi, comme pour te débarrasser de ce mauvais rêve. Je suis soulagée quand tu te relèves enfin, blême. Tu files sous la douche. J'en profite pour sortir et sonner. Tu m'ouvres en peignoir, paniqué. Tu as dû craindre le retour de ta cliente: à ma vue, ton visage s'apaise. Tu te dis fatigué, t'habilles et t'échappes dans le petit jour qui se lève, sans m'avouer le secret que je t'ai volé.

IV.
Adèle

Je mets de l'ordre, je change les draps: tout est prêt pour Adèle. Elle a souhaité venir rapidement, la vieille dame. A son âge, on ne sait jamais... Elle avoue quatre-vingts ans! Elle arrivera à midi samedi, je t'ai prévenu: nous avons rendez-vous à onze heures et tout se déroule comme d'habitude. Tu t'annonces parfumé et enjoué, soulagé manifestement de savoir ce qui cette fois t'attend: elle est âgée, mais c'est une femme!

A midi pile, Adèle sonne. J'entends sa voix fluttée à l'entrée et je la retrouve à la salle à manger, les yeux pétillants. Je ne remarque d'abord que ce regard clair qui finit par s'inscrire dans un visage ridé comme une pomme rainette au printemps. Elle est toute menue, petite, mince, dans une robe de fête de jadis, une robe blanche au décolleté ras du cou bordé de perles. Elle porte un petit chapeau tout rond, violet, très gai sur ses cheveux blancs. La mine réjouie, elle admire le jeune homme qui l'attend.

Je vous ai préparé un repas: buffet froid, gâteaux encore chauds. Adèle a réservé pour le week-end! De mon poste d'observation, je m'attends à trouver le temps long: elle a l'âge de l'amour au ralenti, Adèle! J'ai installé un lit pliable sur lequel me coucher pendant que vous, chérubins, récupèrerez. J'ai aussi préparé quelques provisions pour moi..

Je contemple votre drôle de couple. Un gamin et une vieille dame, une grand-maman et son petit-fils. Elle est nettement plus à l'aise que toi. Elle mange de bel appétit en essayant d'entamer la discussion. Tu n'as pas la parole aisée et très vite, tu plonges le nez dans l'assiette pour éviter les questions. On ne fera jamais de toi un homme de compagnie! Adèle le constate aussi. Au café, elle te dit gentiment: "Puisque vous n'aimez pas causer, jeune homme, agissons!".

Assis sur un fauteuil, ta tasse de café posée sur la table basse, tu arrives à sa hauteur. Debout, elle se penche, pose sa bouche sur la tienne et je m'émeus de cette coquette d'un autre âge courtisant un mâle si vert. Je m'étais demandé comment tu réagirais: très bien! Tu joues le baiser version langoureuse. Toi aussi, tu dois penser que pour tenir un week-end, il faut éviter la précipitation!

Adèle s'installe sur ton genou, te découvre du bout de ses doigts rigidifiés par les années, te fixe dans les yeux, toi qui va lui jouer sa

dernière scène d'amour! Elle s'en met plein les mirettes de son bellâtre. Tu rougis sous les compliments muets.

Elle te coiffe et te recoiffe, dessine ton visage de ses paumes caressantes, effleure tes sourcils, tes cils, tes paupières. Elle passe le dos de sa main sur la barbe naissante, des pommettes saillantes au menton. De son index, elle effleure ta bouche pleine qui esquisse un sourire. Elle continue la balade, pivote ton visage, à droite, à gauche et à chaque passage, glisse un baiser dans l'oreille. Puis sa bouche descend le long du cou et elle enfle ses doigts dans le col de la chemise, fait sauter les boutons, un à un, doucement, écarte le tissu, pose sa joue contre le torse à peine velu, écoute battre ton cœur.

Quand même, tu te décides à bouger! Tu veux descendre la fermeture Eclair dans le cou d'Adèle. Mais elle te reprend doucement, saisit ta main: "Non! Attendez!". Docile, tu baisses le bras et la laisses poursuivre sa découverte. Centimètre carré par centimètre carré, elle touche, elle caresse, elle embrasse. Elle a pris ta main, elle joue avec ses doigts, un à un, de la pointe de l'ongle à la paume, de la paume au poignet, dessus, dessous, du poignet au coude, du coude à l'épaule... Elle se lève, elle s'assied sur l'autre genou et elle reprend son exploration de l'autre côté.

Tu ne dors pas, animal! Yeux fermés, tu dégustes. De temps à autre, tu émetts un murmure de satisfaction, passif mais consentant.

Après les bras, Adèle mange le torse, le ventre, lèche le plexus solaire, explore le nombril de sa langue de chatte. Elle arrive à la ceinture, l'ouvre, dégrafe le pantalon, se lève. Tu comprends, tu soulèves tes reins d'une cambrure fière. Elle tire sur le tissu, sous la poche et le jeans étroit descend. Tu t'en extirpes avec de jolis mouvements. Ton slip blanc flashe sur le fauteuil sombre. Mais Adèle l'ignore. Tu vas le retirer, mais elle susurre: "Nous avons le temps!". Elle glisse par terre, finit de retirer le pantalon: orteils, pieds, chevilles, genoux, cuisses, elle tâte, elle goûte, elle hume. Comme une chenille, elle grimpe sur les membres poilus, tourne autour de toi, parcourt chaque pore de ta peau jusqu'à la frontière éclatante du coton, ignorante des gestes aguicheurs, de la cambrure que tu lui offres.

Cette caresse infinie de la vieille dame à son jeune amour dure jusqu'à la tombée de la nuit. Adèle a une faim toute de patience. Il fait sombre

lorsqu'elle se relève très doucement, réclame à boire. Un verre d'eau, puis un doigt de porto. Toi, tu avales d'un trait un verre de coca.

Vous allez aux toilettes, l'un après l'autre, puis vous vous mettez à table. Je m'octroie la même pause, attentive à ne pas faire de bruit. Vous en êtes au dessert lorsque je retrouve mon poste. Je découvre Adèle avec étonnement. Elle est sur toi: le slip blanc ne fait plus tache, ton corps tout entier est parsemé de halos blancs qu'Adèle traverse d'un index gourmand: elle déguste la crème fouettée sur ta peau douce! Quand le doigt n'y suffit plus, elle se délecte à pleine bouche, toujours vêtue de sa robe du dimanche qu'elle a un peu relevée pour mieux t'enjamber.

Tu craques! Tu la saisis aux épaules et tu te redresses en la relevant, sans la laisser s'opposer. Tu glisses un bras sous ses cuisses, tu appuies son dos contre l'épaule inverse et tu emportes la dame dans les airs, comme une nouvelle épousee, que tu déposes sur la couche nuptiale. Tu retires ses chaussures, tu remontes le long de ses jambes tandis qu'elle réclame: "Eteignez!", comme une prière.

Le plus vieux métier du monde réunit deux êtres par un pacte d'aujourd'hui. Il ne m'est donné qu'à travers vos bruits de deviner cette rencontre particulière: le "scritch" de la fermeture Eclair qui descend, un petit "slatsch" d'élastique de soutien-gorge qui se détend, le "clac" des jarretelles qui cèdent. Je perçois un froissement lorsque vous vous glissez sous le drap de satin. Je t'imagine sur son corps, je l'entends te demander d'attendre encore. Tu bascules à côté d'elle, vos bouches se cherchent, vos baisers furtifs s'intensifient, deviennent plus appuyés, plus profonds, vos langues jouent, se mêlent, se marient...

Je tends l'oreille: les genoux frottent, la tête balance de droite à gauche, les reins se relèvent et s'abaissent. Les murmures inaudibles se muent en onomatopées, des "oui, oui,..." deviennent "Continue, Chéri!" et je crois entendre ta voix affirmer: "C'est bon, que c'est bon!".

Dans ce frou-frou de deux corps qui s'aiment par delà le temps, je sens la fatigue me gagner. La paroi tremble sous le doux charivari de votre plaisir et je m'endors, douloureusement bercée par votre bonheur.

La lumière du jour me sort de ma léthargie. Je remonte sur mon échelle, je vous découvre tendrement enlacés. Elle, menue, la peau plissée sur

ses membres courts. Son corps s'étire autour de tes membres longilignes: la mère du monde a enfanté son amant.

Après cette nuit d'amour, Adèle n'a plus de gêne. Elle brille au soleil, reçoit comme un remerciement le plateau du petit-déjeuner que tu lui portes au lit! Vous vous restaurez avant de reprendre! Elle se lève, va poser le plateau, file à la salle de bain. Sous la douche, je l'entends chanter un refrain de Charles Trénet: y'a d'la joie ! Je l'envie, Adèle!

Elle revient, elle tire les rideaux de velours et elle éteint la lampe de chevet que tu avais allumée, comme si elle savait que je vous guettais! A nouveau, j'exerce mon ouïe. Pas besoin d'être experte pour comprendre qu'Adèle a su te rendre vigueur... et qu'elle te maintient en éveil. Par trois fois, je crois surprendre son plaisir!

Jalouse de toute cette tendresse dont je ne te savais pas capable, je vous abandonne à votre dimanche pour aller marcher au soleil. J'en veux à Adèle d'avoir adouci un homme que je n'ai connu que pressé, stressé, angoissé. Mais elle me rassure aussi, la vieille dame, de pouvoir encore inspirer du désir à un âge qui, manifestement, ne lui a pas imprimé que des outrages.

Je reviens en fin de soirée mettre de l'ordre. Tu es encore là, elle vient de partir. Tu me reçois, serein, épanoui, radieux. Une liasse de billets gonfle ta poche. Tu es prêt à affronter ta dernière cliente. Je coupe court: Florence viendra vendredi à 20h. Je n'ai pas envie de t'écouter. Je tourne les talons. Dans la semaine, je reviendrai préparer la chambre pour ton dernier rendez-vous.

V.

Florence

Le scénario est bien rodé pour le final. Je suis à mon poste lorsque Florence sonne à 19h55. Elle arrive au salon avec son sac de sport et je reste pétrifiée: dans ma tête résonne ta voix et je crois t'entendre claquer la langue en affirmant « quelle plante! ». Une grande brune élancée, cheveux courts tirés en arrière au gel, yeux immenses, vert foncé, soulignés de noir. Une bouche peu maquillée, rose pâle, qui fait encore ressortir son regard en amandes. Son tailleur gris perle, longue veste cintrée sur un pantalon cigarette et des talons aiguilles vertigineux allongent encore la silhouette. Quelle allure! Tu as touché le gros lot!

Tu proposes un thé à la belle qui répond qu'elle n'a pas soif mais qu'elle aimerait rester seule un quart d'heure et que tu reviennes nu. Ses désirs sont des ordres, forcément, et tu disparais. Florence seule s'assied sur une chaise à côté de son grand balluchon. Elle lance ses talons aiguilles d'un vif coup de cheville. Ils volent et elle éclate de rire, l'air satisfait. Elle déboutonne sa veste, la retire, la plie et la pose sur le dossier d'une chaise. Elle descend la fermeture de son pantalon, sur le côté et elle le fait glisser sur son corps parfait.

Elle est complètement nue: elle portait le tailleur à même la peau. Je suis frappée par sa chatte épilée: un sexe enfantin pour un corps si féminin... Ses jambes sont longues et ses fesses joliment cambrées. La poitrine est splendide, haute et ronde. Florence ouvre son sac et en sort une boule noire qu'elle tripote, étire, décolle afin de pouvoir y glisser ses pieds, ses jambes, tout son corps. Elle enfle un body de latex comme un gant étroit. Son regard brille tandis qu'elle lisse sa seconde peau. Elle compresse ses seins majestueux, passe les bras dans les manches longues et le col prend place sur son cou, il l'enserme comme un collier de chien.

Elle caresse sa poitrine, sa taille, tire les manches. Elle pose la main sur son pubis, entre ses jambes, s'attarde. J'aperçois soudain la chair blanche de son sexe glabre: le justaucorps a une fente qui s'écarte sur la sienne! Elle y glisse index et majeur avec une expression gourmande et elle les fait courir un moment entre ses lèvres que je devine humides... Elle retire ses doigts, saisit le bord du latex, l'étend et relâche. Il claque comme un élastique sur son sexe gorgé d'envies. Je lis sur ses lèvres le cri qu'elle retient! Elle retourne à sa chatte, mais cette fois, elle se contente de fermer l'accès à son jardin secret manifestement sensible à une certaine brutalité.

Les bottes qu'elle sort de son bagage n'ont rien à envier aux précédents escarpins: elle les chausse, pose une jambe après l'autre sur l'accoudoir du fauteuil, lace... Son pied est aussi cambré que celui d'une ballerine sur les pointes! Le talon est démesuré. La botte monte jusqu'à mi-cuisse. Bordés de noir, quinze centimètres de chair bronzée, dorée, luisent entre le cuir et le latex.

Le quart d'heure doit être écoulé: tu frappes à la porte. Elle te dit d'entrer et tu avances, hésitant. La tenue te désarçonne et te fascine à la fois. Ton désir est manifeste: nu comme elle l'a ordonné, tu exhibes ton désir, sabre au clair. Mais tu ne charges pas avec conviction: manifestement, Superwoman t'impressionne! Elle doit avoir l'habitude: "Passe-moi ma cravache et range mes habits dans le sac!". Les paroles cinglent l'atmosphère et tu t'exécutes. Tu déposes les vêtements dans le sac, tu récupères les chaussures, tu tends la cravache... qu'elle abat sur ton dos par deux fois: "Tu as mal plié mes habits!". Tu te cabres mais elle revient encore plus fort et cingle tes reins. Le bruit du cuir sur ta peau me fige. Tu retiens la rebuffade, obéis quand elle t'ordonne de te mettre à quatre pattes. J'imagine ta rage de macho! Mais tu as accepté le mandat...

Elle s'assied sans ménagement au bord de ta nuque, entre tes épaules, recule... Tu ploies puis tu te rétablis! "Conduis-moi au lit!", réclame-t-elle en accompagnant ses mots d'un nouveau coup de cravache. Je vois la balafre s'inscrire sur ton cul tendre. Tu te redresses, elle tombe presque et elle te punit de cette insoumission en t'infligeant cette fois un coup avec élan: la trace saigne! Tu hésites... Elle met toute sa force dans le coup suivant. Tu cries, mais tu ne te défends pas, tu baisses la tête et, à genoux, tu la mènes jusqu'au lit.

D'abord, elle se met debout sur ton dos. Elle a un certain sens de l'équilibre. Elle te piétine, elle plante ses talons pointus dans tes reins, le long de ta colonne vertébrale. Elle se retourne et elle s'assied, ses fesses entre tes omoplates, et elle crache entre tes fesses, écartant les deux hémisphères zébrés de rouge. Elle glisse son bras de latex, va tâter tes orphelines, prendre la mesure de ton sexe qui a oublié ses bonnes intentions.

Florence pose sa cravache sur ton dos et elle s'excite sur la tige de cuir. Elle la suit, à califourchon, de la nuque au coccyx et du coccyx à la

nuque, d'un sexe appliqué. De ses belles mains aux ongles maquillés, elle griffe tes jambes, des genoux jusqu'aux cuisses. Elle laisse couler des filets de salive entre les deux globes qu'elle écartèle. Avec son pouce, elle fouille, titille, pénètre brusquement. Tu hurles. Elle te fait taire en ajoutant à ta douleur cinq griffes acérées qu'elle enfonce dans ta chair musclée, à la base de ce cul qu'elle viole sans pitié.

Tu te tais, sa main libre sous ton ventre. Ton sexe a perdu toute tonicité. Avec science, elle le malaxe, étonnamment douce. Elle insiste si bien qu'il se détend, se réveille à la vie tandis que tu t'enfonces délicatement sur le pouce qui continue de t'explorer.

Tu te crispes quand elle retire son doigt aussi brusquement qu'elle l'avait introduit. Elle lâche ta queue sans ménagement, elle t'enjambe, elle laisse tomber à la renverse sur le lit en ouvrant la fente du body jusqu'au nombril. Exposant sa chatte imberbe, elle réclame: "Regarde!". Tu te relèves, tu te retournes et tu la vois, pétrifié ! Elle te saisit par les cheveux, elle t'agenouille, elle pose ses pieds sur tes épaules et elle te maintient à distance de ses talons menaçants. Ecartant ses lèvres, elle t'offre une perle parme dans son écrin de velours incarnat. Tu es happé par ce coquillage juteux! Ton trident se redresse, tu veux affronter la tempête, tu tends les mains...

Nouveau coup de cravache. Ses poignets tremblent. "Regarde, ne touche pas!". Florence retourne la cravache et s'enfile le manche qu'elle plonge dans la caverne que tu convoitais. Elle vrille, va-et-vient, secoue, agite, sort et rentre, passe ses doigts pour agrandir le chemin, retrouver la crosse. Elle cambre les reins, pose le majeur droit sur son clitoris, glisse le gauche sous ses hanches et enfonce le doigt dans l'arrière boutique tandis qu'elle sonne à la devanture avec insistance. La cravache prend vie, bat l'air devant ton visage consterné. Elle scande la mesure du plaisir que Florence se dispense généreusement.

Florence ne s'arrête pas en chemin, elle galope vers l'extase, se laisse emporter. Tu en profites : tu fais tomber les talons, tu saisis les chevilles, tu les écarter avec force. Elle veut se plaindre mais déjà tu es au bord du précipice et sans prendre le temps de retirer la tige, tu l'enfiles par dessus. Droit, tendu, tu pénètres Florence avec une violence qui me surprend. La rage au ventre, tu cours la femme fatale que tu forces jusqu'à l'étang de la jouissance. Prise au piège, elle tremble, mais

elle aime la mort qui la guette: elle se pâme sous la morsure des chiens fous.

Tu souffres. La soumission n'est pas ton destin. Tu te venges, tu malaxes avec force les seins compressés par le latex, tu te cambres et tu embroches plus profondément ta cliente. Tes mains descendent derrière ton dos, saisissent la cravache entre ses jambes et tu repars en arrière en extirpant l'arme du même mouvement. Tu reprends ta place avec brusquerie, tu passes les bras sous ses cuisses, tu lèves ses jambes et tu fais siffler le cuir dans l'air avant d'enfoncer la cravache dans le cul de la belle. Féroce, sauvage, barbare, tu affiches la rage sur ton visage.

La dame hurle et tu souris! Ton va-et-vient semble lui convenir. Elle change de ton et si elle continue de crier, c'est de plaisir. Tu te laisses tomber sans ménagement sur le corps de Florence et sans t'attarder sur son plaisir, tu te retires, emportant la cravache tout aussi prestement. Florence n'a pas le temps de réaliser que déjà, tu l'as retournée sur le ventre. De tes deux mains, tu saisis l'échancrure du latex, tu l'écartes, tu le fends jusqu'à la taille, dégageant les fesses rebondies. Tu les tapotes : elles rosissent. Alors tu prends ton élan, tu frappes à la volée, d'abord à mains nues, puis avec la cravache, de plus en plus méchamment. Le postérieur n'est plus qu'un champ labouré. Florence se tord de douleur.

Le sang ne t'émeut pas. Tu bats l'air, tu t'emballes, tu frappes, frappes, frappes jusqu'à t'effondrer, à bout de rage, le nez dans les draps, à côté de ces fesses couleurs d'orage. Tu sanglotes doucement, à moins que tu ne ries nerveusement.

Florence te fait pivoter avec précaution. Elle t'admire, elle immobilise ton pieu qui s'agite comme nerveusement et elle s'empale avec volupté. Ta cruauté l'a séduite: elle se soumet. Tu joues le jeu, tu claques encore tes paumes, tu t'accroches sans pitié à la lune meurtrie. Florence fixe le miroir qui me cache en lançant des éclairs. Elle se regarde. Elle te pompe avec une ardeur reconnaissante. Ta cambrure de sadique m'est un coup de poignard. Ta lance crache des flammes dont le feu me brûle. Malgré tout, j'envie l'extase qui s'inscrit comme un éclair sur la face éblouie de Florence.

C'en est trop. Je vous abandonne à vos pratiques perverses, à vos désirs troubles, à votre haine/plaisir. Je quitte l'appartement sur la pointe des

pieds. La pluie dehors se mêle à mes larmes. Douleur, déception, dégoût... J'ai envie de fuir, de vomir, d'oublier.

La semaine qui suit, je retourne à l'appartement, je remets les meubles à leur place. Un autre ouvrier vient refermer la bouche indiscreète, cacher d'un coup de peinture cet œil dont les visions ne cessent de me hanter.

Quatre, cinq fois, tu m'appelles. Je raccroche en reconnaissant ta voix. Adieu, mon trop cher Amour !